

Un chien d'encre

Antoine de Vial

Un chien d'encre

Illustrations d'Ellis A. Ware



Du même auteur chez Orizons

Debout près de la mer, roman, Orizons, 2009

Obéir à Gavrinis, poème, Orizons, 2012

Menus abîmes, Poèmes d'Emily Dickinson, traduits de l'américain et commentés, « Cardinales », Orizons, 2012

Americadire, poèmes, Orizons, 2013

Tao Te King, traduit du chinois, Orizons, 2013

L'Évangile, Saint Jean, traduit du grec, Orizons, 2017

À mon chien « Mazout », devenu à son tour...
« UN CHIEN D'ENCRE »

Devenir « un chien d'encre », c'est entamer, après la mort, une autre existence, pour ne plus vivre que dans les mémoires. Devenir « un chien d'encre », c'est aussi inspirer quelques lignes au dos d'un cliché, ou éclairer un bout de saga canine à l'occasion d'un message ou d'une rencontre, ou même... inspirer un petit livre !

Tu es devenu à ton tour, Mazout, « chien d'encre. » Encore souvent remémoré... Je détiens, un étrange souvenir de toi : un stylo noir que tu avais rongé, sous mon bureau, sans parvenir à en percer le réservoir et dont je me sers, ici même, pour célébrer cette étrange empathie d'un animal avec un humain.

Ce petit livre rassemblera quelques-uns de tes hauts-faits, « chien d'encre » dont je trace ici le nom cocasse trouvé au hasard d'un dictionnaire sous la lettre de l'année d'alors « M », celle de ton année de naissance. J'ai le regret de n'avoir pas assez vécu avec toi à la campagne, mais trop souvent dans Paris.

Le pacte qui lie un humain à son chien fait aussi partie de votre expérience, lecteurs, même s'il demeure difficile à exprimer ; nos chiens nous auront, bien sûr, appris à parler sans paroles. Quand nos animaux sont entrés dans notre intimité, nous demeurons en paix avec eux, après qu'ils nous ont quittés. N'ont-ils pas respecté nos silences, sans que jamais ils se fussent séparés de nous ?

Ne serait-ce pas là une splendide définition de l'amitié, maintenant que tu es, toi aussi, devenu Mazout, *un chien d'encre !*

La relation d'un chien avec son maître relève d'une musique des êtres faite d'assonances, de rares dissonances, mais dont l'homme éprouve la richesse et l'harmonie, tant il existe entre les humains et les bêtes un lien de pureté.

Pureté ? Vous êtes fou ? Non pas, car ce partage la requiert dans son mélange d'innocence et de simplicité qui ne relève pas de nos calculs ni des inventions du sommeil, puisque l'amour s'avère comme le contraire du rêve. La mission d'un animal n'est-elle pas de nous restituer un peu de notre état d'enfance que nous persistons à associer au bonheur ?

Ton regard me manque, Mazout, mon chien, je me souviens de ce jour où tu claudiquais dans un chemin creux du Maine avec une épine fichée dans le coussinet de ta patte avant, assuré que je parviendrais à t'en délivrer. Je t'avais dit alors :

« Tu vois que Paris a du bon, dis-moi que tu regrettes Paris ? »

Tu me confiais alors ta patte en répliquant : « Moi, dans la grande ville, ne suis-je pas pour toi un peu de la *nature retrouvée*, à travers ma chasse incessante, même sur les pavés de l'impasse des Taillandiers ? » N'est-ce pas un des cadeaux que nous recevons de nos chiens, de nos chats dans nos mégaloilles ?

Même leur mémoire, après qu'ils soient morts, garde pour nous ce pouvoir de réconciliation semblable aux enchantements dont les contes savent nous parler. J'aimerais que ce petit livre tienne un peu du conte !

Tu possédais un don de pureté, comment le nommer autrement, qui anéantissait nos roueries, nos calculs humains et te rendait fascinant à mes yeux. Je t'avais choisi, non pas au hasard dans la portée de bassets-hounds de M. Dengreville à Beaussart, dans la Somme. Avec ta robe noire et feu, il fallait, en bout de siècle, en bout de millénaire, t'imposer en 1996 un nom commençant par la lettre « M ». En pleine crise pétrolière, le nom de Mazout semblait porter le gage d'une prospérité... toujours à venir.

Tu es parvenu à me réveiller la nuit dernière où je prononçais ton nom à voix haute, non loin de cette fenêtre qui filtrait par ses persiennes fermées, le lait de la pleine lune. Je ne puis plus rien faire pour toi sinon te bâtir, avec des mots, les plus légers possibles, un tombeau de sommeil et d'affection creusé dans mes souvenirs.

J'écris ces mots, accroupi sur le rebord de mon lit, au pied duquel tu avais l'habitude de t'étirer, t'étendre de ton long. Tu semblais vouloir pénétrer seul dans le labyrinthe rouge et bleu de ce tapis, de ce Kaschan d'exception dérobé au Palais des Mille et Une Nuits, car tu savais dormir si près de moi, si loin de moi, dans un de ces royaumes du sommeil, lorsque nous refaisons le monde avec la bourre de nos souvenirs.

Tu demeurais insensible à mes va-et-vient de nuit jusqu'à mes bibliothèques ; sans jamais réagir au fracas de mes pantoufles jetées sur les carreaux disjoints de cette maison de campagne aux murs d'une épaisseur de forteresse qui ne défendent aujourd'hui ses habitants que de la lumière, du bruit, des écarts de température.

Mais aujourd'hui, à minuit passé, c'est toi qui m'as réveillé, ou serait-ce mon propre cri qui aurait interrompu ton sommeil, soulevant tes paupières, alors que tu étires ton corps dans un bâillement formidable.

Oui, c'est bien toi, comment pourrais-je me tromper, toi que je distingue à la faveur du disque de la pleine lune qui fait parler les fous. Le silence inouï permet même de discerner le babil du ruisseau lointain enfoui dans les herbes, dans cette maturité du silence de la plus haute nuit. C'est le temps des rêveries que la lumière ne saurait procurer, mais aussi celui des fantômes que le moindre bruit alarmerait, et que le jour aura tôt fait de dissiper sans appel.

Je suis rentré si avant dans la profondeur de ta confiance, toi le chien de mes chasses d'antan, que tu me donnes même la permission de faire du bruit, ou de la musique : cela n'empêche pas entre nous un échange plus mystérieux encore.

Les rôles sont désormais inversés : c'est moi qui te cherche maintenant, dans les étoiles de cette nuit d'août.

Je sais ce soir que le vent invente une mer dans les pins, je l'entends secouer le rideau de la cheminée que je vais réduire au silence à l'aide de coussins. Je finis par sortir sur la terrasse pour y respirer l'orage en formation, mais surtout pour y poursuivre mon affût intérieur... C'est que le moindre craquement pourrait me signaler ta présence. Je finis par m'asseoir sur le fauteuil de fer et c'est là, bien calé, que j'aurais aimé sentir à nouveau le poids de ta tête sur mes genoux, toi le chasseur, qui venait m'y offrir un silence d'amitié et de communion.

Parler de toi, c'est évoquer une relation qui n'a rien d'un roman ni d'un poème, ni d'une page d'histoire naturelle. Ces notes ne peuvent intéresser que ceux qui auraient vécu (ou s'apprêteraient à vivre) ce compagnonnage inouï avec un animal.

J'insiste, à nouveau, sur le mystère de la pureté. Il convient de régler nos comptes avec ce mot et de le méditer : la pureté ! Tous la recherchent ou l'honorent, fût-ce du bout des lèvres, que ce soit celle